

**Zeitschrift:** Domaine public  
**Herausgeber:** Domaine public  
**Band:** 38 (2001)  
**Heft:** 1491

**Artikel:** Anthrax : la grande peur du bio-terrorisme  
**Autor:** Escher, Gérard  
**DOI:** <https://doi.org/10.5169/seals-1010742>

### **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

### **Conditions d'utilisation**

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

### **Terms of use**

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

**Download PDF:** 30.01.2025

**ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>**

# La grande peur du bio-terrorisme

Peut-être faudrait-il décréter un moratoire sur les articles relatifs à *B. Anthracis*, bacille contre lequel Pasteur avait déjà établi un vaccin, bacille répandant aux antibiotiques communs, bacille voyageant lentement (par poste) – et qui réussit néanmoins à infecter l'ensemble des médias globaux. Au point où la référence mondiale en terme de maladies infectieuses (sise à Atlanta) doit retirer ses informations publiées sur Internet, pour ne pas rajouter à la panique. L'Union Européenne ayant abandonné l'idée de créer un centre similaire au profit de la mise en réseau des centres nationaux, les informations fiables se trouvent enfouies dans les archives des revues scientifiques, non accessibles aux moteurs de recherche communs.

Les maladies infectieuses sont affaire de santé publique. Cela signifie, former le personnel sanitaire à reconnaître les symptômes, le protéger (notamment par des vaccinations) pour éviter les images inquiétantes de médecins en masque à gaz devant des immeubles scellés expliquant que l'anthrax n'est pas contagieux – ce qui est tech-

niquement vrai. La perspective «santé publique» permettrait aussi de rappeler ce paradoxe que l'on semble «accepter» au chapitre infections; les morts sont bien plus nombreux par intoxication alimentaire ou par infection hospitalière.

D'autre part, les agents infectieux sont affaire de recherche scientifique. L'anthrax est un microbe fascinant. Il a mis au point un système de transport vers l'intérieur des cellules hôtes pour y injecter ses toxines; cette «seringue cellulaire» pourrait être utilisée pour véhiculer des substances thérapeutiques – beaucoup de groupes y travaillent. Ce que les scientifiques devraient, par devoir civique, souligner, c'est qu'il n'est pas facile du tout de préparer l'Anthrax – ou d'autres agents biologiques – en vue d'une guerre biologique. L'idée qu'on pourrait le faire fermenter dans l'évier de la cuisine est un mythe; et c'est faux aussi de croire que seule la dissémination de l'agent poserait des problèmes techniques. Une évaluation à sang froid de la secte Aoum, qui a investi des années et des dizaines de millions de dollars dans la guerre biologique montre qu'elle a échoué complètement, au point de

devoir recourir in fine au chimique (gaz Sarin).

Les perspectives politiques, enfin. A vrai dire, les États-Unis vivent dans la fascination du bio-terrorisme: une conférence de haut niveau aurait été convoquée par Clinton après lecture d'un roman de science-fiction! Alors que le nombre de décès au 20<sup>e</sup> siècle lié au bioterrorisme (aux USA) se monte exactement à un.

L'administration Bush a refusé jusqu'ici d'ajouter à la Convention sur les armes biologiques un protocole de contrôle efficace, fondé sur des visites impromptues. En vertu du nationalisme prôné par ceux-là même qui déverseront des millions dans la recherche militarisée, une visite des sites américains est une entorse à la souveraineté nationale. Les événements actuels parviendront-ils à faire reconnaître le besoin de donner à la communauté internationale des instruments de contrôle qui s'appliquent à toutes les nations? *ge*

Source: *Science*, 27 avril 2001;  
Site de la Federation of american scientists,  
[www.fas.org](http://www.fas.org).

## Choc culturel

### Des Québécois, pas des Canadiens

Is n'ont pas rendu la cathédrale aux chrétiens? Cette question fut posée tout à fait sérieusement par quelques amis canadiens venus à Lausanne courir pour le marathon, quand nous leur racontâmes l'introduction forcée de la réforme protestante aux Vaudois, après la conquête bernoise. L'un des ressortissants de la Belle Province fit remarquer que les protestants, après tout, étaient aussi des chrétiens,

Comme l'Irlande ou la Pologne, le Québec a été sauvé par l'église catholique. L'idée que

150 ans de paix religieuse ne se soit pas traduit par une restitution des édifices aux propriétaires initiaux les laisse perplexes.

Autre sujet d'étonnement: les publicités en anglais qui parsèment nos rues. Pour des gens de Sherbrooke, situé à 60 kilomètres de la frontière des États-Unis, qui parlent tous un anglais parfait, ces textes en pseudo-américain sont une véritable agression visuelle. L'un d'eux a été complètement éberlué en voyant une vitrine où il était question d'Halloween. Ce

fut un véritable cri du cœur. «Pourquoi fêtez-vous Halloween? Vous n'êtes pas Américains?» Euh, non, mais en fait, au fond, oui, un peu, plus qu'on le croit...

Passons sur cette idée bizarre qui consiste pour des Suisses à boire du Coca-Cola. Hilarité des Québécois lorsqu'ils entendent le rédacteur défenseur de la langue française de *DP* commander un Coca light. Il paraît que chez eux, on dit allégé. Bref, on se sent un peu bête et pas vraiment fier. Après le marathon, nos Sherbrookoïses

m'ont dit que cela leur faisait une drôle d'impression d'entendre la foule les encourager en criant: «Canada, Canada». «Nous, on est plutôt du Québec», disaient-ils. Bon, pour la langue française, on veut bien les suivre, mais la tentation de l'enfermement identitaire n'est pas très loin. La conciliation de la défense des racines avec l'ouverture au large, un dilemme que nous connaissons de manière très adoucie en Suisse romande et que nos amis du Québec vivent avec une tout autre brutalité. *jg*